

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

CHAMPOLLION

Karine Madrigal



Préface de Dominique Farout

ellipses

CHAPITRE I

NAISSANCE, ENFANCE ET JEUNESSE À FIGEAC DES FRÈRES CHAMPOLLION (1778-1801)

LES ORIGINES DE LA FAMILLE CHAMPOLLION

La famille Champollion est native du Dauphiné. Si l'on en croit Léon de La Brière, époux de la petite-fille de Jacques-Joseph Champollion-Figeac – frère aîné du déchiffreur –, la famille serait originaire de Champoléon, située sur les coteaux du Drac, entre Gap et Grenoble. L'arrière-grand-père du déchiffreur, Claude Champollion, n'était qu'un modeste agriculteur de la paroisse de Valjouffrey, près de Valbonnais, à une cinquantaine de kilomètres de Grenoble. Comme souvent dans ces pays de montagne, la vie est difficile pour les paysans et impose un autre moyen de survie pour compléter les maigres ressources. Durant les mois d'hiver, il se livrait au colportage. C'est Barthélémy, l'un des fils de Claude, qui après son mariage en 1727 avec Marie Géréoud, décide de s'installer au hameau de La Roche, toujours dans le Valbonnais, où demeurent encore aujourd'hui quelques Champollion.

De nombreux auteurs ont écrit que Champollion-Figeac – frère du futur déchiffreur – devint maire de Valjouffrey en 1815. Dans un article

très intéressant « Le Valbonnais et ses archives » paru dans le N° 9 de « Mémoires d'Obiou », Aurélie Bouilloc nous apporte quelques réponses. En consultant l'état civil du Valjouffrey aux Archives Départementales de l'Isère, elle n'a pas retrouvé de trace d'un Champollion comme maire de Valjouffrey. En effet, c'est Jean-Baptiste Argentier qui est maire de 1813 à 1821. Il succède à Jean-François Rousset. Elle découvre également un extrait de délibération du conseil municipal de Valjouffrey en date du 31 octobre 1813, lequel entérine la nomination de Jean-Baptiste Argentier comme maire et celle de Claude Champollion, comme adjoint. Et toujours pas de trace de Jacques-Joseph dit Champollion-Figeac. Alors pourquoi plusieurs auteurs ont colporté cette fausse information jusqu'à nos jours ? En continuant ses investigations, la chercheuse a trouvé au milieu de vieux papiers poussiéreux provenant des archives communales, la lettre de démission de Claude Champollion, adjoint au maire de Valjouffrey, datée du 22 mars 1814. Sur cette lettre en haut à gauche, est écrit : « nommé en remplacement : M. Champollion-Figeac, le 4 avril 1814. » Donc Jacques-Joseph fut nommé le 4 avril 1814 adjoint au maire de Valjouffrey et non maire de Valjouffrey !

Le déchiffreur gardera également des liens avec ses cousins du Valbonnais comme l'atteste sa présence lors du mariage de sa cousine Rose Césarine avec son ami Froussard. En effet, l'acte scellant le mariage entre Jean-Baptiste Froussard et Rose Césarine Champollion le mercredi 21 juillet 1819, mentionne les témoins. Joseph Jean-Louis, frère de l'épouse, était présent ainsi que l'oncle de la mariée, André Champollion, capitaine à la retraite, enrôlé dans le corps expéditionnaire de la campagne d'Égypte en 1798, qui contrairement à la légende colportée sur le « capitaine Champollion » ne décéda pas aux pieds des pyramides ! Parmi les signataires de l'acte de mariage, nous trouvons également Jean-François Champollion.

Jacques Champollion, fils de Barthélémy et père du futur égyptologue, contrairement à ses frères qui restent en Dauphiné et y deviennent de petits notables, choisit la route et le commerce ambulant de livres. Il parcourt notamment le midi de la France et décide de s'installer à Figeac en 1770. Aucun document connu à l'heure actuelle ne nous donne les raisons du départ de Jacques Champollion et de son installation dans

le Quercy. Il faut tout de même rappeler que depuis fort longtemps, de nombreuses personnes quittent les régions montagneuses du Dauphiné par nécessité, pour gagner leur vie durant les longs mois d'hiver.

La ville de Figeac s'est développée sur la rive droite du Célé, un affluent du Lot. Au Moyen Âge, cette cité était une étape importante sur le chemin de pèlerinage menant à Saint-Jacques de Compostelle. Grâce à cette situation privilégiée, la ville en retire une certaine opulence et vers 830 Pépin I^{er} d'Aquitaine fait élever l'abbaye Saint-Sauveur. Les premiers habitants sont recrutés par les moines afin de subvenir aux besoins de l'abbaye et de cultiver les terres en leur accordant des libertés, ce qui crée la ville autour de l'abbaye. Des habitants s'installent également autour de l'église Notre-Dame-du-Puy. À partir du XI^e siècle, Figeac développe un commerce florissant grâce à sa position au carrefour de voies de communication importantes. Au cours des deux siècles suivants, ce commerce devient international. À Figeac, les marchands forment ainsi une bourgeoisie. Ils sont présents dans l'administration à travers l'élection des consuls et leur volonté de gérer la ville s'oppose régulièrement à l'abbé, seigneur de la cité. Au milieu du XIII^e siècle des révoltes éclatent et les bourgeois chassent l'abbé et les moines. Le calme revient dans la cité grâce à l'intervention du roi Philippe le Bel qui en devient seigneur en 1302. Les pestes et la guerre de Cent Ans vont mettre fin à l'âge d'or du commerce international.

Au cours du XVIII^e siècle, Figeac devient un centre judiciaire et administratif. La ville compte peu de nobles mais une bourgeoisie d'argent et de robe. Une partie de cette bourgeoisie est anoblie par alliance. Cette dernière en profite pour accaparer le pouvoir consulaire. L'économie de la ville est tournée vers l'agriculture et l'artisanat. Les événements liés à la Révolution ne bouleversent que peu la vie de la cité. Malgré les méfaits de la guerre de Cent Ans et des guerres de Religion, la cité conserve à la fin du XVIII^e siècle un aspect médiéval avec ses élégantes maisons percées de portes en ogives et ornées de colombages. Un réseau de ruelles étroites reliait les deux principaux lieux d'animation : la place Basse, aujourd'hui place Carnot et la place Haute devenue la place Champollion.

Figeac est aussi connue pour sa participation aux révoltes des Croquants, soulèvements populaires du Sud-Ouest de la France durant les XVII^e et XVIII^e siècles. Ces rébellions ont lieu dans le contexte des guerres de religion et sont d'ordre politique mais aussi fiscal. Au printemps 1624, les paysans du Quercy se soulèvent à la suite de l'annulation de l'exemption à la gabelle dont bénéficiait le Quercy. Entre 5 000 et 16 000 hommes, armés de bâtons, d'outils, de piques et certains de fusils ont brûlé les propriétés et récoltes des collecteurs d'impôts. Les révoltés sont dispersés à Cahors sans combat par l'armée de Richelieu et leurs chefs sont exécutés. Un des chefs de la jacquerie des Croquants, Doüat, est écartelé à Figeac le 8 juin 1624. Par la suite, les paysans sont soumis aux collecteurs d'impôts.

LA NAISSANCE DES DEUX FRÈRES ET L'ENVIRONNEMENT FAMILIAL

Établi à Figeac, Jacques Champollion fait l'achat d'une demeure le 6 juillet 1772 rue de la Boudousquerie, devenue rue Champollion en 1831. Cette maison abrite aujourd'hui une partie du musée Champollion-Les Écritures du Monde.

Le 28 janvier 1773, il épouse la fille d'un notable figeacois, Jeanne-Françoise Gualieu. Son grand-père, Antoine Gualieu ainsi que son père, Jacques Gualieu sont tisserands à Figeac. Ce dernier épouse Marie Teullié en 1744, elle aussi issue d'une ancienne famille figeacoise. Jeanne-Françoise est la fille aînée de la famille. Deux de ses sœurs épousent respectivement un teinturier et un tanneur de Figeac. D'après l'acte de mariage entre Jacques Champollion et Jeanne-Françoise Gualieu, la jeune épouse ne sait pas signer, ce qui nous fait comprendre qu'elle ne savait probablement ni lire ni écrire.

De cette union naissent successivement, Guillaume (décédé peu de temps après sa naissance), Thérèse, Pétronille, Jacques-Joseph en 1778, Jean-Baptiste (décédé à l'âge de deux ans), Marie-Jeanne et enfin Jean-François en 1790.

Le 16 novembre 1779, Jacques Champollion achète une boutique pour son commerce de livres, qui est tenue plus tard par les sœurs Champollion, Thérèse et Marie-Jeanne. Cette boutique a disparu mais nous savons qu'elle se situait place Carnot, face à la halle. C'est donc dans un univers livresque familial que les deux frères Champollion naissent et passent leurs premières années d'enfance.

Les années de jeunesse de Jacques-Joseph à Figeac nous sont connues grâce à la rédaction d'un mémoire intitulé *Les premières années de ma vie*. Il nous raconte que sa petite enfance fut une source d'inquiétude pour ses parents ayant déjà perdu en bas-âge deux garçons. Ses premières leçons furent données par une dame surnommée « la Catinou » qui lui enseigna notamment la lecture. Parvenu à l'âge de neuf ans, son père décide qu'il doit apprendre le latin et demande à M. Seycy, professeur, de le prendre au nombre de ses élèves. Mais à cause des troubles révolutionnaires, son parcours scolaire est irrégulier. En 1790, année de naissance de son jeune frère, le collège qui jouxte l'église Notre-Dame du Puy, ferme ses portes, obligeant Jacques-Joseph à interrompre sa scolarité et à s'instruire seul au sein de la librairie paternelle. Il est de nouveau inscrit dans le collège rouvert en 1791, mais cet établissement ferme encore une fois ses portes l'année suivante pour servir de prison.

Doué d'une vive intelligence, d'une grande capacité de travail et souhaitant faire un peu de rhétorique, ses parents le confient à l'abbé Calmels. Subissant les conséquences anticléricales de la Révolution, l'abbé doit, au bout de quelques mois, se retirer et cesser ses leçons. Livré à lui-même, Jacques-Joseph cultive son goût pour les auteurs classiques, grecs et latins, en dévorant les livres de la librairie familiale. À l'âge de quatorze ans, son père le fait entrer dans l'administration locale. Malgré son jeune âge, il se fait remarquer et sait déjà se rendre précieux auprès des hommes politiques de la région.

Quant à Jean-François qui naît douze ans après Jacques-Joseph, sa venue au monde est auréolée d'une légende. Jeanne Gualieu, étant très malade, on fit venir le rebouteux local, « Jacquou le sorcier », pour la soigner. Celui-ci lui aurait prédit qu'un dernier enfant, un garçon, naîtrait et ferait la renommée de la famille. L'histoire veut aussi, que le

jeune Jean-François ait appris à lire seul en déroband le missel de sa mère. Quoi qu'il en soit, Jean-François naît le 23 décembre 1790. Son grand frère est désigné pour parrain et sa tante maternelle Dorothée Gualieu devient sa marraine.

L'enfance des deux frères Champollion se fait dans le contexte de la Révolution. À l'heure actuelle, très peu d'informations fiables nous sont parvenues concernant les actions et agissements de Jacques Champollion durant cette période trouble. D'après Hermine Hartleben, Jacques Champollion aurait fait partie des premiers nouveaux fonctionnaires municipaux de la ville. Malheureusement, aucun document ne confirme cette information. Si elle est exacte, cela signifie que le libraire Champollion fit partie des patriotes appelés à inaugurer la nouvelle administration territoriale dès 1790. La biographe mentionne également que Jacques Champollion fut « placé en l'an III de la République à la tête de la police avec deux de ses concitoyens ». Encore une fois, il nous est difficile de confirmer ou infirmer ces informations, faute de documentation.

Aux dires d'Aimé Champollion, après la suppression des ordres religieux, Jacques Champollion aurait caché à son domicile des ecclésiastiques : le chanoine Seycy qui fut l'un des professeurs de Jacques-Joseph et un certain « abbé Calmet ». S'agit-il de l'abbé Calmels qui donnera des cours à Jacques-Joseph puis à Jean-François ?

Jacques-Joseph fut donc durant ses années de jeunesse, le témoin des actions de son père. Ce dernier, nous apparaît comme un bourgeois modéré, épousant probablement les idées des Lumières grâce à ses lectures mais qui fut amené à composer avec les représentants du pouvoir central durant ces années terribles. La lecture de son manuscrit nous racontant les premières années de sa vie, nous montre que Jacques-Joseph affiche clairement son mépris pour les fanatiques pourchassant les ecclésiastiques, qu'il a vus à l'œuvre à Figeac. Témoin des actions de son père durant sa jeunesse, il est donc probable que Jacques-Joseph fut influencé par les idées politiques paternelles et par ricochet qu'elles eurent également un impact sur l'éducation de Jean-François.

Dès 1797, c'est Jacques-Joseph qui prend en charge l'éducation de son jeune frère en lui enseignant les rudiments de la lecture et de l'écriture.

Malheureusement les leçons sont de courte durée, l'aîné quittant sa ville natale pour entrer, selon les volontés paternelles, en apprentissage à Grenoble dans le négoce *Champollion, Chatel et Rif* de ses cousins. L'éducation du jeune Jean-François ne reprend qu'en novembre 1798, lorsque l'école de Figeac, jouxtant l'église Notre Dame du Puy rouvre ses portes. Bien qu'il montre dès les premières années des capacités intellectuelles hors norme et des facilités d'apprentissage, le cadet est un élève médiocre.

Pour tenter de développer ces facultés, Jacques-Joseph demande à son ancien précepteur, l'abbé Calmels, de prendre son jeune frère sous son aile. L'ecclésiastique lui enseigne la botanique, la géologie, le latin, le grec. Quelques échanges de lettres entre l'abbé Calmels et Jacques-Joseph montrent que ce dernier suit de très près la scolarité de son frère. Ces lettres sont aussi le témoin des difficultés rencontrées par l'abbé pour faire apprendre ses leçons à un cadet à l'esprit volage et peu enclin au travail. Suite aux courriers de l'abbé Calmels, Jacques-Joseph écrit à son frère pour le réprimander, l'engager à s'appliquer dans ses devoirs et ses études. Si le cadet veut pouvoir rejoindre son frère aîné à Grenoble, il doit travailler avec assiduité !

Sentant que le potentiel intellectuel de son frère ne peut se développer à Figeac, Jacques-Joseph, avec l'accord de ses parents, décide de faire venir Jean-François auprès de lui à Grenoble. L'histoire veut que les deux frères ne soient pas retournés dans leur ville natale avant la période de l'exil en 1816 – suite à la Terreur Blanche et au retour des royalistes au pouvoir, les frères Champollion considérés comme bonapartistes sont exilés à Figeac – mais la lecture de documents conservés dans des fonds privés atteste le contraire. Notamment une lettre de Jacques Champollion datée de 1804 et écrite à son frère du hameau de La Roche nous informe que son fils cadet est venu à Figeac. De plus, il continue sa lettre en mentionnant un retour imminent de son fils aîné. Donc grâce à ces lettres nous savons que les frères Champollion reviennent à plusieurs reprises dans leur ville natale entre 1801 et 1816.

UN PREMIER INTÉRÊT POUR LA TERRE DES PHARAONS ?

Dans ses mémoires, Jacques-Joseph mentionne le regret de ne pas avoir fait partie de l'armée d'Égypte de Bonaparte. Il aurait bien voulu accompagner son cousin André Champollion, dont nous avons mentionné le nom plus haut et qui est probablement à l'origine de la gravure du nom « Champoléon » sur l'un des piliers de l'*Akhmenou* de Karnak. Au sein de la librairie paternelle, Jacques-Joseph a accès à des ouvrages, mais également aux journaux et articles que son père reçoit. Par ce biais, il suit probablement avec intérêt les nouvelles relatant les temps forts de la campagne égyptienne. Il poursuit certainement cette curiosité lorsqu'il déménage à Grenoble. En France, les journaux se font l'écho, de façon plus ou moins fantaisiste ou manipulée, des événements de l'expédition égyptienne. Bonaparte, en habile stratège et propagandiste, crée dès son arrivée en Égypte deux journaux : le *Courrier de l'Égypte*, destiné à l'armée et *La Décade égyptienne ou journal de l'Institut d'Égypte*.

Le Courrier de l'Égypte, fondé sur le même modèle que *Le Courrier d'Italie*, est une revue d'actualité politique et militaire paraissant tous les quinze jours. On y trouve des informations sur la vie quotidienne, les mouvements de troupes, des comptes rendus scientifiques, des anecdotes. Par exemple, le n° 37 du *Courrier de l'Égypte*, daté du 29 fructidor an VII – 15 septembre 1799 – relate la découverte de la *pierre de Rosette* : « *Rosette, le 2 fructidor an 7. Parmi les travaux de fortification que le citoyen Dhautpoul, chef de bataillon du génie, a fait faire à l'ancien fort de Rachid, aujourd'hui nommé Fort-Julien, situé sur la rive gauche du Nil, à trois mille toises du Boghaz de la branche de Rosette, il a été trouvé, dans des fouilles, une pierre d'un très beau granit noir, d'un grain très fin, très dur au marteau. Les dimensions sont de 36 pouces de hauteur, de 28 pouces de largeur et de 9 à 10 pouces d'épaisseur. Une seule face bien polie offre trois inscriptions distinctes et séparées en trois bandes parallèles. La première et supérieure est écrite en caractères hiéroglyphiques; on y trouve quatorze lignes de caractères, mais dont une partie est perdue par une cassure de la pierre. La seconde et intermédiaire est en caractères que l'on croit être syriaques; on y compte trente-deux lignes. La troisième et la dernière est écrite en grec; on y compte cinquante-quatre lignes de caractères très fins, très bien sculptés,*